

HERCULE VALJEAN

L'amour aux mains de sang



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-065

L'amour aux mains de sang

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 709 : version 1.0

L'amour aux mains de sang

Collection *Domino Noir*
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

Avis à nos lecteurs

À la suite de nombreuses instances, et afin de rendre justice au plus grand détective qui soit ; afin aussi de ne pas laisser plus longtemps dans l'ombre celui qui a tant fait pour nous protéger contre les bandits de tous genres, contre les criminels, contre les assassins, nous avons décidé, après consultation avec le Domino noir, de révéler au grand public le vrai nom de l'homme qui se cache sous cette appellation mystérieuse. Au cours de l'histoire qui va suivre, ce nom vous sera donné pour la première fois.

Jusqu'ici, afin d'empêcher qu'une vengeance soit exercée contre lui par des criminels se croyant lésés dans leurs droits, le Domino noir a préféré garder l'anonymat. Mais aujourd'hui, cet anonymat est enlevé, et Alain De Guise, alias le Domino Noir, entre en pleine lumière.

Criminels de toutes sortes, assassins et

racketteurs, gare à vous ! Vos jours sont comptés !

Vos moindres mouvements seront épiés, vos désirs et vos pensées mêmes, seront devinés.

Le jour est venu, bandits et hors-la-loi, où vous rencontrerez votre maître.

Gare à vous !

I

Éliane Robert, debout derrière un fauteuil, regardait Niklos, le peintre, allongé sur le divan.

— Ainsi, dit-elle, je puis croire que...

Elle était oppressée par un doute horrible qui venait de se loger dans son esprit.

La mince blouse à demi-transparente qui la couvrait se soulevait avec chaque respiration précipitée.

Dans une phrase de Niklos, elle avait soudain compris.

Elle avait voulu savoir pourquoi il ne lui avait pas téléphoné, la veille. Devant son silence obstiné, elle avait crié :

— Mais tu ne veux donc plus me téléphoner ? Tu préfères donc que je m'inquiète ? Tu ne veux plus de moi ?

Et elle avait crié plus fort, répétant la phrase

comme si elle ne voulait pas y croire :

— ...Tu ne veux plus de moi ?

Et lui, étendu sur le divan, le visage bien dégagé sur l'oreiller mou, avait sourit sardoniquement :

— Je ne puis tout de même pas t'empêcher de croire ce que tu veux, avait-il dit.

Et le ton...

Et les mots...

Et ce qui était derrière les mots, et dessous le ton...

Elle avait compris...

— Est-ce que je dois donc croire, dit-elle, que...

Il avait haussé les épaules.

Et elle courut vers lui, se jeta à genoux près du divan :

— Niklos, ce n'est pas vrai. Dis que ce n'est pas vrai ! Tu ne me chasses pas !... Je suis encore ta petite Éliane ! Ton modèle favori !

Elle pleurait, elle riait, elle avait des larmes

qui coulaient à flots pressés sur le visage, et elle implorait comme jamais une femme n'avait imploré un homme depuis longtemps.

– Dis que ce n'est pas vrai... D'ailleurs, je sais que ce n'est pas vrai... tu es mon petit Niklos, et je suis ton Éliane... Tu verras comme je te ferai de bons petits déjeuners, et je serai charmante pour toi, et aimante, je ne te refuserai jamais rien, tu seras mon maître... Mais dis-moi que tu ne me chasses pas !

La phrase s'était achevée dans un cri presque hystérique...

Alors Niklos la repoussa un peu, se leva, en s'étirant les bras...

– Va-t-en, dit-il.

Cela fut dit sur un ton de voix presque confidentiel, sans une émotion.

– Va-t-en !

Elle cria :

– Non !

Mais il fit un geste las, des épaules, les belles

épaules de ce beau corps, au visage de dieu grec, qui était la coqueluche des femmes.

— Va-t-en, répeta-t-il, car si tu ne t'en vas pas, je vais appeler un agent de police. Je lui dirai que tu es une intruse, que je désire te chasser, mais tu refuses...

Il leva ses paupières lourdes et langoureuses, la regarda d'un air dédaigneux...

— Et si crampon que tu sois, dit-il, tu ne refuseras pas de quitter ma maison si un agent de police te chasse ?

Il marcha vers la porte, l'ouvrit, et ajouta :

— N'est-ce pas, Éliane ?

Alors la fille sortit.

Mais elle sortit avec une rage grande comme le monde, en son cœur.

Et autant elle avait aimé cet homme, une heure auparavant, autant elle le haïssait maintenant, avec une rage grinçante, une haine qui lui envahissait le cœur et l'âme, et le sang dans les veines...

Et elle marcha sur la rue, mais ne vit pas les automobiles et les piétons, les montres de magasins et l'animation de la fin du jour...

Elle retourna chez elle.

II

Lorsqu'Éliane entra dans son coquet appartement, elle y trouva quelqu'un.

Carmen Boulay était là.

Carmen, une amie de toujours, une petite brune aux yeux vifs, qui avait toujours été comme un exemple pour Éliane, car la belle Carmen avait réussi dans la vie.

Elle s'était mariée jeune, et bien.

Son mari était riche, gâtait sa femme au rythme de plusieurs centaines de dollars par mois, et elle n'avait pas d'enfants.

— Éliane, que se passe-t-il ? dit-elle en voyant le visage convulsé du jeune modèle.

— Rien, il n'y a rien.

Mais Éliane démentait, par son attitude même, l'indifférence de ses paroles.

– Il n'y a rien ? dit Carmen. Alors pourquoi as-tu jeté ta cape de fourrure par terre, et pourquoi ne me regardes-tu pas en face ? Tu as l'air de quelqu'un qui se prépare à tuer...

Éliane éclata.

– Oui, et je me demande pourquoi je n'en ai pas le courage !

Carmen se leva, vint s'asseoir près de son amie.

– Dis-moi ce qu'il y a ? raconte-moi ça...

– Il y a que Niklos vient de me jeter à la porte. Niklos, qui entretenait des amours passionnées avec Éliane depuis un an... !

– Quoi ? s'exclama Carmen, qu'est-ce que tu dis là ?

– Tu as compris. Niklos vient de me jeter à la porte !

– Mais pourquoi ?

– Je ne sais pas.

– As-tu obtenu une explication ?

– Non.

- Pourquoi ?
- J'étais trop enragée. Je suis partie comme ça sans, lui demander quelles étaient ses raisons.
- Et il t'a jetée à la porte ?
- Oui.

Carmen hocha la tête.

Il y avait de la compassion sur son visage.

Sa voix se fit douce :

- Tu l'aimais ?

Éliane inclina la tête et répondit dans un souffle.

- Oui. Comme il ne méritait pas d'être aimé. Il était égoïste... mais je l'aimais...

- Tu souffres, petite ? dit Carmen d'une voix câline.

Mais Éliane se leva d'un bond :

- Souffrir ? Moi ? Non, je ne souffre pas !... Je suis en colère. Je suis ivre de colère. Je pourrais tuer... Et je me demande pourquoi je ne vais pas le tuer, ce goujat !... Je me demande pourquoi je

ne vais pas le tuer !

Elle marchait de long en large de l'appartement.

– Et pas seulement lui, mais l'autre... Car il y en a une autre. Je suis certaine qu'il y en a une autre... Je sais qu'il doit y en avoir une autre. Niklos ne passera pas même trois jours sans femme...

Carmen lui prit le bras.

– Calme-toi, petite, il ne faudrait pas que tu parles ainsi !

– Et qui va m'en empêcher ? cria Éliane. Je te dis que je vais le tuer, je te dis que je vais le tuer, lui, et tuer l'autre ensuite, celle qui a pris ma place.

Carmen essaya de la calmer, mais ce fut en vain.

Alors elle la laissa.

« Elle passera mieux sa rage, si elle est seule, songea la jeune femme. De cette façon, je me trouve à être un encouragement, et elle ne se calmera pas. »

Elle partit.

Elle partit, descendit sur le trottoir, héla un taxi.

Dix minutes plus tard, Éliane descendait, héla un taxi à son tour.

Il était sept heures du soir.

À dix heures, la radio expliquait aux auditeurs que le célèbre peintre Niklos venait d'être trouvé mort dans son studio, empoisonné.

— La police ne peut encore déterminer s'il s'agit d'un meurtre ou d'un suicide, ou encore d'un simple accident, terminait l'annonceur.

III

Le Domino noir entra dans cette cause, par la porte d'en arrière, si l'on peut dire ainsi...

Il demeurait dans le luxueux appartement, voisin de celui de Niklos.

Il connaissait Niklos.

Il connaissait Éliane.

Et ce qui plus est, il connaissait la rivale d'Éliane.

Et il fut le premier à être averti de la mort de Niklos, car c'est le concierge qui découvrit le peintre dans son studio, et c'est le concierge qui alla trouver le Domino noir pour lui dire que Niklos ne répondait pas...

Naturellement, le concierge n'alla pas trouver le Domino en croyant parler au Domino.

Il alla trouver le jeune homme riche, oisif, dont on ne savait pas grand-chose, et dont le vrai

nom était Alain De Guise.

Et le concierge était loin de croire qu'en allant vers Alain De Guise, il allait justement vers le Domino noir.

Car jamais on ne s'était douté, dans la maison, que ce jeune dilettante n'était nul autre que la Terreur Noire, l'archi-ennemi des criminels, et le concierge pas plus que les autres.

Mais l'appartement d'Alain De Guise était voisin de palier avec celui de Niklos, et le concierge y alla instinctivement.

— J'avais un message urgent pour monsieur Niklos, dit-il. Quelqu'un me chargeait de le lui remettre. Je savais qu'il était chez lui, je venais de le voir monter. J'ai sonné, et sonné... et ça ne répondait pas.

— Vous avez ouvert la porte avec votre passe-partout ? demanda le Domino Noir.

— Oui. Et dans le salon...

— Qu'est-ce qu'il y avait, dans le salon ?

— Venez, dit le concierge, venez !

Il entraînait le Domino par le bras, il le propulsait jusqu'à l'appartement de Niklos.

Et le Domino apercevait Niklos, étendu par terre, le visage bleu, les bras tordus.

Niklos était mort.

Il ne pouvait faire aucun doute là-dessus, Niklos était mort.

Et la première réaction du Domino noir fut de marcher vers le téléphone, d'en prendre le récepteur délicatement, à l'aide d'un mouchoir, et de signaler le numéro de la police.

— Je veux parler à Théo Belœil, le chef de l'escouade des Homicides, demanda-t-il.

Et quand Belœil fut à l'appareil, Alain de Guise dit :

— Allô ? Théo Belœil ? Ici le Domino noir...

Le concierge avait les yeux grands comme des soucoupes en entendant ça.

Le Domino Noir ? Alain de Guise ?

C'était fantastique, mais à en juger par le ton familier du jeune homme avec l'inspecteur

Belœil, aucun doute n'était possible.

— J'ai un meurtre pour tes appétits sanguinaires, dit le Domino à Belœil. Alors ramasse tes appareils, et autres fourniments, et viens au plus coupant constater comme nous faisons bien ça, des meurtres, nous.

Il referma l'appareil en souriant.

— La police s'en vient, dit-il au concierge. Nous allons sortir d'ici. Vous allez monter la garde à la porte, et moi je vais me passer des vêtements.

Le Domino était en robe de chambre.

— Très bien, dit le concierge en suivant le Domino hors de l'appartement. Mais dites, moi, monsieur De Guise, c'est vous, le Domino noir ?

— Mais oui, mon brave, c'est moi. Le concierge n'en revenait pas.

— C'est vous, c'est bien vrai ?... Si je pensais... Et moi qui suis toutes vos aventures, qui lis chaque ligne écrite à votre sujet... Je suis votre plus grand admirateur...

— Merci mon brave, merci beaucoup...

Et le Domino coupa court à l'inspiration du vieillard.

– Postez-vous ici, devant cette porte, moi je file m'habiller. Quand la police arrivera, si je ne suis pas ici, dites-leur où je suis...

– Bien...

Le Domino entra chez lui...

Au même moment, dans son appartement, le visage comme un masque, pas un muscle ne bougeant, Éliane regardait sans voir le magazine sur ses genoux.

Elle ne lisait pas.

Elle ne dormait pas.

Elle ne pensait pas.

Les yeux fixes, le visage fermé, la bouche cruelle, seule sa respiration régulière indiquait qu'elle était vivante.

Puis elle bougea, se leva, marcha jusqu'au buffet, l'ouvrit et en sortit une bouteille de scotch, de laquelle elle se versa une très forte rasade qu'elle but d'un trait.

Puis, elle regarda tout à coup autour d'elle, comme si la peur la prenait, et soudain courut vers sa chambre, se tenant la tête à deux mains, criant et pleurant, et elle se jeta sur le lit, la tête enfouie dans l'oreiller.

Elle pleura longtemps, finalement dormit...

IV

– As-tu l'intention de compléter cette cause ? demanda Belœil au Domino noir.

– C'est à ton goût. Si tu préfères...

– Pas du tout... Je n'y tiens pas. J'ai une question de meurtres en séries à régler, les trois meurtres en marge du racket de la prostitution. Nous avons un fort dossier, mais il reste du travail à faire...

– Alors, très bien, je vais régler le cas de Niklos et de son assaillant inconnu.

– Ainsi, tu crois que c'est un meurtre ?

– Je le crois, oui.

– Pourquoi ?

– Parce que sur la table, il y a deux verres, et seulement un contient du poison.

– Et puis ?

– Et puis, vieux Belœil, si Niklos, mon ami Niklos, avait voulu se tuer, il n'aurait pas pris du poison de cette façon. Il aurait commis un suicide spectaculaire, grandiose, quelque chose dont on aurait parlé pendant dix ans... pas un suicide tout simple, enfermé dans son studio...

Belœil hocha la tête.

– Je te laisse ton opinion. Le médecin-légiste te fera parvenir le rapport de l'autopsie, et je donnerai instruction pour que tu reçois toutes les photos, tous les relevés d'empreintes digitales, et tous les papiers que nous pourrons dénicher sur Niklos.

– De mon côté, dit le Domino, je veux quatre hommes, et possibilité d'en avoir d'autre au besoin.

– Très bien.

– Je fais mon enquête préliminaire ici, et je ferai mettre les scellés sur l'appartement ensuite.

Belœil se leva.

– Tu me sembles avoir déjà une idée qui a tué Niklos. Est-ce que je me trompe ?

– Tu ne te trompes pas de beaucoup. Je ne sais peut-être pas qui a tué Niklos, mais je suis certain qui ne l'a pas tué...

Belœil eut un rire sarcastique :

– Moi aussi je puis te nommer qui n'a pas tué Niklos. Donne-moi le livre du téléphone de Métropole, et je vais te donner une liste de cent mille noms de gens qui n'ont pas tué Niklos...

Mais il redevint sérieux...

– Je badine, mais je comprends ce que tu veux dire... Bonne chance, Domino...

Il sortit.

À la porte, le concierge l'accosta :

– Est-ce vrai que l'homme en dedans, monsieur De Guise, c'est le Domino noir ?

– Oui... évidemment.

Le concierge était nerveux...

– Dire, dire, monsieur l'inspecteur que je vis sous le même toit que l'homme que j'admire le plus au monde depuis cinq ans, et je ne le sais pas...

Trois ou quatre jeunes gens, chapeaux en arrière de la tête, montaient l'escalier quatre à quatre...

L'inspecteur les vit, retraita précipitamment dans l'appartement du peintre Niklos, et appela le Domino noir.

– Hé, Domino... viens ici.

Le Domino se passa la tête dans l'embrasure de la porte.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Les journalistes sont ici... Je te conseille de leur dire que la police ne sait pas encore si c'est un meurtre, un suicide ou un accident... Ça te donnera plus de temps avant que le procureur général s'en mêle et force une enquête du coroner avant que ton investigation soit finie...

– Ça marche...

Cette fois, Belœil sortit, ouvrit toute grande la porte aux reporters.

– Le Domino noir, qui fait l'investigation, va vous recevoir, messieurs...

L'un des reporters ouvrit grands les yeux :

– Le Domino noir... Whew !...

Il laissa échapper un long sifflement.

Puis la troupe de journalistes fit irruption dans l'appartement du peintre, où des policiers relevaient les empreintes digitales, photographiaient le cadavre, sa position, l'appartement, les endroits spécifiques, tels que la porte, les fenêtres, les fauteuils...

Et le Domino, lui, ne faisait rien.

Le seul geste qu'il avait eu avait été de ramasser un objet sur une table à café.

Un objet qu'il avait examiné, puis qu'il avait été cacher dans une des armoires de la cuisine.

Et depuis ce geste, il n'avait pas bougé.

Dans sa tête, un plan se formait.

Il voyait déjà comment se formait ce crime, et quels mobiles, l'avaient provoqué..

Il semblait évident que Niklos avait été la victime d'un crime passionnel.

D'ailleurs, le Domino noir, Alain De Guise, le

lui avait souvent dit :

– Je suis ton ami, Niklos, et je te parle en connaissance de cause. Tu te joueras des mauvais tours, avec tes aventures sentimentales... On ne joue pas toute sa vie avec le feu sans se brûler.

Mais Niklos riait.

– Les femmes ne me feront jamais souffrir... Je pourrai faire souffrir toutes les femmes, mais elles ne me feront jamais de mal.

Le Domino regardait Niklos, horriblement empoisonné, et se souvenait de ses paroles.

« Je l'avais averti, songeait-il, et il n'a pas voulu m'entendre. Et voilà qu'une femme s'est vengée... Il n'a suffi que d'une femme... »

Les journalistes entraient, et le Domino fut arraché de sa rêverie...

Pendant quinze minutes, il dut répondre à mille questions.

Et chaque reporter, une fois le téléphone libéré par un confrère, s'empressait de téléphoner la nouvelle à son journal.

Le crime avait été découvert à huit heures trente.

À dix heures, la première nouvelle en était donnée à la radio, et les journaux du matin, en vente vers une heure de la nuit, donnaient, eux, le compte-rendu complet, avec photos et biographies minutieuses de Niklos.

« Le célèbre peintre Niklos, dont la gloire n'était pas surpassée, mort empoisonné dans son appartement... »

« Un jeune mais célèbre artiste meurt d'empoisonnement... »

« Tragédie dans le monde des arts !... »

« Une perte tragique. Le plus grand peintre de notre époque est mort d'une surdose d'un poison non encore identifié... »

Mais ce qui s'arrachait surtout les colonnes de ces comptes-rendus, c'était la nouvelle sensationnelle : « L'IDENTITÉ DU DOMINO ENFIN RÉVÉLÉE ! Un jeune homme riche se cachait sous ce mystérieux surnom. Alain De Guise, détective au flair incomparable, était le Domino Noir... »

Et plus d'une matrone, en lisant ces lignes, faillit s'évanouir...

Celui qu'elles avaient reçu, celui dont elle disait qu'il n'était qu'un oisif, excellent parti, mais d'une paresse, ma chère, d'un désœuvrement...

Celui-là même était le Domino noir, dont le seul nom faisait trembler la pègre...

V

— Allons, se dit le Domino, mon affaire n'avance pas.

Il était encore debout devant le cadavre de Niklos.

Les journalistes étaient partis, et seulement deux policiers restaient, attendant les ordres d'Alain De Guise.

Il s'arracha à ses pensées, et se décida enfin à faire le geste qui lui répugnait le plus au monde, faire venir Éliane Robert...

— Allez, dit-il à un des policiers, me quérir mademoiselle Éliane Robert. Voici son adresse.

Il inscrivit des chiffres, quelques mots sur un papier, le tendit au policier.

— Je veux la questionner, dit-il. Amenez-la à mon appartement, porte voisine sur le palier.

Le détective partit.

Le Domino se tourna vers le policier restant :

– Vous allez fermer cet appartement, dès que le wagon sera venu chercher le cadavre. Mettez les scellés sur la porte...

Il réfléchit un moment, puis demanda :

– Êtes-vous sur l'équipe de nuit ?

– Oui, répondit le policier.

– Alors vous me rejoindrez à mon appartement, et je vous assignerai un autre travail quand votre compagnon reviendra avec mademoiselle Robert.

– Très bien monsieur.

Le Domino retourna chez lui.

Il lui répugnait de faire venir Éliane Robert, simplement parce qu'il avait une grande admiration pour elle, et son sentiment était tendre.

Elle était, de toute évidence, le suspect le plus logique...

Le Domino ne savait pas qu'elle s'était querellée avec Niklos.

Il ne connaissait pas, non plus, la nature des menaces qu'elle avait proférées à son appartement, de retour de chez Niklos.

Eut-il connu ces choses qu'il lui aurait probablement moins répugné de demander à Éliane de se soumettre à un questionnaire.

Par ailleurs... le Domino n'avait jamais été celui qui s'était le plus arrêté aux preuves de circonstances, à ces faits accablants qui semblent parfois condamner un criminel d'avance...

Il attendit patiemment l'arrivée d'Éliane.

D'ailleurs, il n'était pas certain du tout qu'elle se soumettrait à cet ordre.

Il connaissait son caractère...

Et cette intuition qu'il avait des résistances que pouvait faire la jeune fille n'était pas complètement hors de propos.

Dès qu'elle avait vu entrer le détective qui venait la chercher, Éliane avait protesté.

– Pourquoi aller là ?

– Il veut vous voir, mademoiselle.

- Mais pourquoi ?
 - Pour vous questionner.
 - Alain De Guise me questionner ? Mais à quel sujet ?
 - Alain de Guise, mademoiselle, mais n’oubliez pas que, en réalité, Alain De Guise est le Domino noir...
 - Quoi ? Qu’est-ce que vous dites là ?
 - Qu’Alain De Guise est le Domino noir...
 - Ah, bien ça alors !...
 - Et il désirerait vous questionner, mademoiselle...
 - À quel sujet ?
 - C’est à cause de monsieur Niklos, mademoiselle.
 - Qu’est-ce qu’il a, monsieur Niklos ?
 - Il a... il a été... il a eu un accident.
 - Hein ?
 - Un accident... qui... que...
- Le policier bafouillait.

Éliane marcha vers lui, elle lui saisit le bras...
sa voix était angoissée, sourde, tragique.

– Il est mort ?

Le policier fit signe que oui de la tête.

– Où ?

– Dans son appartement.

– Mais de quelle façon, expliquez-vous,
donnez-moi des détails... !

– Il a été empoisonné, mademoiselle... un
meurtre, apparemment...

Éliane marcha vers une patère, y prit un
manteau sobre, en gabardine. Elle noua ses
cheveux sous un bandanna.

Elle était belle ainsi, rousse, et belle, et
attirante, avec son visage tragique de femme qui
vient de perdre son homme.

Elle fit signe au détective.

– Venez, dit-elle, allons voir ce que De Guise
veut me demander.

Entre temps, Alain De Guise avait décidé
qu'au lieu de rester là à attendre, il était aussi

bien de tirer les vers du nez au concierge.

Qui sait si le bonhomme ne connaissait pas quelques détails...

— Mais je ne sais rien, moi, dit le concierge, quelques minutes plus tard. Je ne sais rien du tout.

— Vous n'avez eu connaissance de rien ?

Le concierge se plissa le front.

— Voulez-vous dire, demanda-t-il, juste à l'heure que l'empoisonnement a dû avoir lieu ?

— Non, non, toute la journée... D'après le premier examen, la mort de Niklos remonte à environ sept heures et demie, une heure avant que vous entrez dans l'appartement... mais je veux savoir si vous avez eu connaissance de quelque chose dans le courant de la journée...

— Monsieur Niklos s'est chicané, je sais ça...

Le Domino lui frappa sur l'épaule.

— Voilà, voilà justement le genre d'information que je cherchais à avoir. Il s'est querellé, et quand ?

- Vers cinq heures.
 - Bon. Et avec qui, le savez-vous ?
 - Le concierge hésita un moment.
 - Je pourrais pas dire certain certain, mais je crois que c'est avec sa petite amie.
 - Éliane Robert ?
 - Oui... la rousse...
 - C'est bien ça. Vous avez cru reconnaître sa voix ?
 - Oui.
 - Et avez-vous compris ce qui se disait ?
 - Franchement, non. Je travaillais dans l'appartement au-dessus. Je réparais une fenêtre, et puis j'ai entendu le bruit des voix...
 - Mais vous n'avez rien compris ?
 - Non.
- À ce moment, pendant que le Domino causait avec le concierge dans le vestibule de la maison, Éliane Robert entrait, suivie du policier.
- Le concierge la regarda, regarda le Domino, et

lui fit un clin d'œil en faisant oui de la tête.

Le Domino comprit que le concierge lui identifiait Éliane comme étant la visiteuse de Niklos, cet après-midi là...

– Bonsoir Éliane, dit-il, excusez-moi de vous avoir importunée, mais je voulais vous parler. Venez à mon appartement...

Éliane ne dit pas un mot.

Elle avait le visage sombre, les yeux tristes. Elle le suivit là-haut.

En passant devant la porte de l'appartement de Niklos, maintenant décorée d'imposants scellés, elle jeta un regard et frissonna...

Puis elle se hâta dans l'appartement du Domino, alors que le jeune détective tenait la porte toute grande pour accueillir sa visiteuse...

VI

– Prenez ce fauteuil, Éliane, ce que j'ai à vous dire va vous faire de la peine, mais je dois faire mon devoir... Excusez-moi !

Éliane Robert murmura :

– Niklos est mort... empoisonné...

– Vous le saviez ?

– Oui.

– Comment le saviez-vous ?

– Le détective qui est venu me chercher...

– Ah... !

Le Domino noir resta songeur quelques instants. Il regardait dans le vide, debout, un coude appuyé sur le manteau de la cheminée.

– Vous étiez sa maîtresse, Éliane. Vous êtes donc prise dans un engrenage désagréable.

– Je sais.

– Vos relations avec Niklos vont être étalées au grand jour.

Elle eut un sourire amer.

– Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, maintenant, Alain ?

Alain de Guise retomba dans son silence.

– Vous saviez, dit-il au bout d'un moment, que j'étais le Domino Noir ?

– Je ne le savais pas, répondit Éliane. J'étais loin de le savoir et ce fut une grande surprise pour moi que de l'apprendre.

– J'ai donc, Éliane, une réputation à conserver. Vous vous trouvez en mauvaise posture...

– En mauvaise posture ? interrompit Éliane...

– Oui... et quel que soit le sentiment d'amitié que j'éprouve pour vous, je me dois d'abord et avant tout à la mission que je me suis donnée...

Éliane, le visage hagard, le regardait fixement...

– Voulez-vous dire que l'on me soupçonne... ?

– Vous vous êtes querellé avec Niklos,

aujourd’hui...

Elle eut un sursaut.

Le Domino avait lancé la phrase sans être trop sûr de lui-même...

Après tout, l’identification du concierge était loin d’être positive, et celui-ci pouvait se tromper.

Mais la réaction d’Éliane ne pouvait tromper. Elle admettait presque, par son sursaut, la querelle avec Niklos.

Elle baissa la tête, ne répondit pas.

– Est-ce que vous vous êtes querellé avec lui, Éliane ?

Elle avoua finalement d’une voix éteinte :

– Oui.

– À quel sujet ?

– Niklos me rejetait...

– Quoi ?

– Il me rejetait, il me renvoyait, il me donnait mon congé, nos amours étaient finies !

Elle avait crié sa phrase.

– Éliane, dit le Domino, le visage grave, vous vous rendez compte que votre situation est plus mauvaise que jamais. Vous voilà avec un mobile puissant, le seul mobile, en fait, qui est vraiment plausible pour qu'une femme tue un homme.

– Je ne l'ai pas tué.

– Où étiez-vous, vers sept heures, et jusqu'à huit heures ?

Elle balbutia...

– Je ne sais pas... je... suis sortie...

– Où êtes-vous allée ?

– Sur la rue, marcher, essayer de me dissiper les idées noires. J'étais aux abois... Niklos était tout pour moi... et mon amour s'était subitement transformé en...

Elle s'interrompit, confuse...

– En quoi ? demanda le Domino d'une voix douce...

– En haine, Alain, en haine féroce... Oui, j'aurais pu le tuer, ce crime n'était pas au-dessus

de mes forces, et je le haïssais assez pour ça... mais je ne l'ai pas tué ! Je vous jure, Alain, que je ne l'ai pas tué !

Alain De Guise alluma une cigarette, mais l'éteignit aussitôt.

Il était profondément troublé.

– Je voudrais bien, dit-il, que vous ne soyiez pas mêlée à cette affaire...

– Je le voudrais bien moi aussi...

– Si au moins... Niklos avait-il des ennemis que vous connaissiez ?

– Des ennemis ? Oui. Des ennemis, surtout... Combien de dizaines de femmes mises au rancart, comme moi...

– Évidemment, Niklos a connu une vie amoureuse assez... considérable...

– Oui. Je pourrais vous en nommer... Betty Gordon, Alice Dupré, Florence Sparrow, Adeline Cortez, et toutes les autres...

– Oui, mais est-ce qu'elles haïssent, Niklos ?

– Je ne sais pas.

– Est-ce qu'elles le haïssent autant que vous ?

– Je ne sais pas.

Il s'essuya les yeux... Il était fatigué... cette affaire le troublait...

– Allez-vous en, Éliane. Allez dormir... Moi, il faut que je réfléchisse

Elle se leva, partit silencieusement, les yeux angoissés...

Le Domino alla se coucher...

VII

Le lendemain matin, il fut tôt rendu au bureau de Belœil.

— Je veux discuter de ce crime avec toi, dit-il.
Il est complexe...

— Complexé, ce crime ? Mais non. La victime fut empoisonnée... Une dizaine de femmes peuvent être soupçonnées... il s'agit de retracer les mouvements de chacune...

— Je sais...

— Alors, ce n'est pas si complexe que ça... il y a des empreintes...

— Je sais, et ce sont probablement des empreintes d'Éliane Robert...

— Ah ?

— J'en suis certain...

— Je ne sais pas, nous ne pouvons encore

comparer...

– Mais, vois-tu, Belœil, la chose n'est pas simple que tout ça... J'ai une peur bleue de mener mon enquête selon les règles de la logique...

– Peur de quoi, Domino ?

– Peur de découvrir le ou la coupable.

– Quoi ?

Le Domino, tête basse, le visage anxieux, murmura :

– J'ai peur que ce soit Éliane Robert !...

Belœil resta longtemps sans parler. Il regardait le Domino avec un air de pitié.

– Je comprends, Alain... je comprends... tu l'aimes, cette fille ?

– Peut-être... Et je suis dans la position d'être obligé de mener à l'échafaud celle que j'aime... J'aurais envie de tout abandonner, de partir, de laisser l'enquête en plan...

– Il ne faut pas... En cherchant bien, peut-être pourrais-tu trouver que ton Éliane n'est pas coupable ?

– Les apparences sont là... Et tu sais que je n'ai pas l'habitude de me fier aux apparences, mais celles-ci sont tellement convaincantes...

– Tiens, prends le dossier. Je t'ai fait réunir là-dedans tout ce qui se rapporte au crime, y compris les photos d'empreintes digitales et les photos des lieux du crime... Parfois que tu pourrais exonérer Éliane...

– C'est la seule raison pourquoi je continuerai l'enquête, dit le Domino. La seule. Si un autre entreprenait de trouver le coupable, il prendrait les faits ipso facto, et la mise en accusation d'Éliane Robert ne tarderait pas... Tandis que si c'est moi...

– Tu as une chance de la sauver...

– Exactement...

– Alors, qu'est-ce que tu fais ?

– Je reste en devoir sur la cause, et je poursuis une investigation logique... C'est la seule chose à faire, Belœil, et même si je hais avoir à la faire, je me dois...

Le Domino fit un geste d'impuissance...

— Je me dois, conclut-il, avant tout à la mission que je me suis fixée.

Il prit congé de Belœil, et retourna vers le centre de la ville.

À ce moment-là, il était dix heures de l'avant-midi, et le Domino consulta le livre du téléphone, y notant les adresses de la liste de femmes, ex-maîtresses de Niklos, mentionnées par Éliane, la veille.

— Vous mes belles, murmura-t-il, vous avez besoin de livrer vos secrets, sinon je vais faire des bêtises...

Il partit vers la rue Du Moulin, où demeurait Adelina Cortez, celle qui avait précédé Éliane dans les faveurs de Niklos.

Une maison d'aspect sobre, en pierre brune.

Un escalier monumental, avec rampe en fer forgé.

Un appartement aux plafonds hauts, aux parquets couverts d'épais tapis aux couleurs riches, les fenêtres drapées de lourdes tentures.

Des fauteuils bas et moelleux.

Des lumières tamisées.

Adelina Cortez portait un long négligé transparent.

Elle était suprêmement belle.

Les cheveux noirs qui cascadaient sur ses épaules blanches et demi-nues.

Des jambes fines et nerveuses. Elles avaient valu à leur maîtresse d'être appelée la femme aux « plus belles jambes du monde ».

Adelina Cortez était assise dans un fauteuil, elle sirotait un coquetel, et elle fumait une cigarette.

Ses paupières à demi-fermées laissaient à peine filtrer le regard.

— J'ai appris la mort de ce pauvre Niklos ce matin. J'ai eu beaucoup de peine.

Ce chagrin ne paraissait plus, s'il avait existé. Elle avait les yeux secs, et ne portait aucune marque de cette peine qu'elle avait eue le matin, selon elle.

— Vous ne devinez pas pourquoi je viens vous

voir ? demanda Alain.

– Non, pas du tout.

– Je suis le Domino noir.

Elle eut un geste de la main, presque d'indifférence.

– Oui, je sais. Les journaux me l'apprenaient ce matin.

Elle sourit.

– Et c'est en cette capacité que vous venez me voir ?

– Peut-être.

– À quel sujet ?

– Vous aviez un mobile pour tuer Niklos.

Elle se mit à rire.

– Un mobile ? Expliquez-vous.

– Vous aviez été dédaignée par le peintre...

– Oui ? Et après ?

– Vous aviez toutes raisons donc de le haïr...

Elle montra le salon, en un geste qui embrassa toute l'ambiance.

— Écoutez, Alain, vous voyez cet appartement, ces meubles, les peintures pendues au mur ? Vous voyez les vêtements que je porte...

— Oui.

— Lorsque je connaissais Niklos, je vivais dans une chambre, une chambre meublée, mal foutue... Aujourd’hui... vous comprenez la différence...

Elle devint pensive.

— Haïr Niklos ? Au contraire. Je garde un très tendre souvenir de lui... Il m'a rendu un grand service en me rejetant de sa vie...

Alain de Guise ne savait trop quoi dire.

Il semblait évident que la belle Adelina était innocente, n’ayant, de prime abord, aucun mobile de tuer Niklos.

À tout hasard, cependant, il demanda :

— Hier soir, vers sept heures trente, où étiez-vous ?

Elle rougit et se troubla. L'espace d'une seconde. Comme un nuage qui lui passa sur le visage. Mais elle se reprit aussitôt.

- Hier soir ? J'étais au restaurant, à souper.
- Quel restaurant ?
- Je ne me souviens plus.
- Pardon ?
- Je ne me souviens plus...
- C'est étrange d'aller souper quelque part et de ne plus s'en souvenir...
- Ce n'est pas étrange quand on songe que je n'étais pas en parfait état de sobriété. Et je réponds à votre question avec cette assurance simplement parce que je me demandais justement, ce matin, où j'avais soupé. Je sais que j'ai quitté le thé-coquetel où j'étais allée vers sept heures, et je me souviens d'avoir mangé au restaurant, mais je ne me souviens pas lequel... ni où...
- Vous souvenez-vous de l'heure à laquelle vous avez quitté le restaurant ?
- Non.
- Étiez-vous seule ?
- Oui.

Le Domino haussa les épaules.

– Je vois... je vois très bien...

– Qu'est-ce que vous voyez ?

Il sourit en la regardant, les yeux petits, un peu narquois.

– Je vois que la belle Adelina Cortez s'attendait à ma visite, ou du moins à celle de la police, alors Adelina Cortez a préparé un petit récit fort admirablement bien construit, mais sans dénouement... Autrement dit, je serais supposé, maintenant, de me retirer, vu que vous avez quelque chope qui ressemble vaguement à un alibi, que vous n'avez apparemment pas de mobile...

Il se leva, prit son chapeau sur la table.

– Mais je vous avertis cependant, vous, et en votre personne toutes les femmes rejetées par Niklos, que chacune d'entre vous devra m'apporter des preuves CONCRÈTES qu'elle n'était pas là au moment du crime, et qu'elle ne connaît rien de cet empoisonnement.

Il marcha vers la porte, se retourna avant de

sortir :

– Et de plus, ajouta-t-il, un détective viendra prendre vos empreintes digitales...

– Pourquoi ?

– Pour les comparer avec celles trouvées sur les lieux du crime.

– Et si je refuse ? dit Adelina.

– Jamais je ne pourrais croire que vous refuseriez une telle chose... Mais si vous refusez, alors je vous considérerai comme suspecte, et vous serez arrêtée, interrogée, et gardée au secret à la sûreté, comme témoin important à l'enquête.

Et il sortit sans attendre la réponse de la jeune fille, dont il entendait les jurons vulgaires en espagnol.

C'en était fait.

Éliane n'avait pas d'alibi, Adelina Cortez ne semblait pas trop certaine du sien...

Évidemment, il aurait pu vérifier cette assertion d'ébriété, de la part de la jeune fille, mais par ailleurs, il est facile d'imiter un tel état...

de prétendre avoir tout oublié...

Il se renfrogna les épaules et partit en direction de la rue du Coteau, deux rues plus loin, où demeurait Florence Sparrow.

Mais là il trouva porte close.

En descendant le perron, il se trouva, sur le trottoir, face à face avec Carmen Boulay.

Alain connaissait la jeune femme depuis longtemps. Il fréquentait assez assidûment le milieu où évoluait Niklos.

Et il avait ainsi connu la jeune femme, amie d'Éliane, et elle-même un ancien modèle d'artiste.

Lors d'un séjour au Mexique, elle avait même posé pour Dali qui avait fait d'elle une toile surréaliste absolument idiote.

VIII

— Alain ! s'écria Carmen, Alain, comment vas-tu ?

Elle avait toujours traité Alain avec familiarité, et lui, de son côté, s'amusait fermement en compagnie de cette petite brune vive, à la répartie rapide.

— Tu vois comme je vais... ! J'essaie de voir Florence Sparrow, et elle n'est pas chez elle.

— Elle pose pour Malrutti, le sculpteur, cette semaine.

— Ah, bon.

— Tu voulais la voir au sujet du meurtre de Niklos ?

— Oui.

— Tu peux la voir le soir, elle ne pose que quatre heures par jour.

– Je reviendrai... Où t'en vas-tu, Carmen ?
– Je m'en allais nulle part... Chez moi, évidemment, mais je ne suis pas pressée.
– Alors viens prendre une consommation avec moi quelque part..

– Ça marche.

Ils firent quelques pas.

– Tu es un cachottier, dit Carmen, un joli cachottier... Tu nous as toujours caché que tu étais le Domino noir !

Alain de Guise se mit à rire.

– Je n'étais tout de même pas pour vous le dire à tous...

– Il me semble que tu admets un manque de confiance en tes amis en disant cela.

– Pas un manque de confiance en mes amis, mais une discréction nécessaire, qui s'imposait.

– Peut-être... Est-ce à cause de ta personnalité du Domino noir que tu allais voir Florence ?

– C'est possible.

Carmen fut songeuse.

– C'est une ancienne amie de Niklos... cela lui donne comme qui dirait un mobile...

Alain rit, serra le bras de Carmen.

– Ne trouble pas ta petite tête avec ces gros problèmes... Nous avons bien d'autres choses à discuter...

– Oui ? Quoi, encore ?

– Il y a longtemps que je ne t'ai vue, que fais-tu de bon ?

Elle branla la tête.

– Tu me connais, rien de bien spécial. Des journées passablement oisives. Je magazine, je vais au cinéma, j'emploie mes journées comme je peux.

– Et le soir ?

– Je sors avec mon mari.

– Toujours follement amoureuse de lui ?

Elle tressaillit un peu, regarda longuement Alain, puis répondit d'une voix sans expression.

– Mais oui, évidemment.

Il ne sembla pas s'apercevoir de la réaction de la jeune femme.

Il pressa le pas.

– Hâttons-nous, dit-il, j'ai soif.

Au club où ils entrèrent, il demanda à être vite servi.

Puis il offrit une cigarette en tendant à la jeune femme son étui en argent.

Mais comme il faisait ce geste, il se leva tout à coup.

– Excuse-moi un moment, Carmen, je n'ai pas une seule allumette, et je voudrais en avoir.

– J'en ai ici, dit Carmen.

– J'en ai besoin pour moi-même, dit-il. Prends une cigarette, sors-en une pour moi, je reviens dans dix secondes.

Il se dirigea vers le bar, acheta quelques cartons d'allumettes, puis revint.

Carmen lui tendit l'étui à cigarette, et il s'assit.

– Ouf, dit-il, j'espère pouvoir m'asseoir enfin pour quelques minutes sans être forcé de me relever, je suis franchement épuisé.

– Ton enquête ?

– Oui... et autre chose.

– Quoi donc ?

– Je suis inquiet.

– Tiens ? Mais à quel propos...

– Il y a des choses que je ne dirais pas à tout le monde, Carmen, mais à toi qui es un bon copain, je vais le dire. J'aime Éliane Robert.

– Tant mieux, tant mieux... Il n'y a rien d'inquiétant là-dedans...

– Tu trouves, toi ?

– Certainement.

– Tu oublies que jusqu'à hier, Éliane était l'amie de Niklos...

– Il l'a rejetée, et puis après ?

Le Domino la regardait d'un air surpris.

– Comment sais-tu qu'il l'a rejetée ?

Carmen se mit à rire.

– Ne fais pas l'idiot, Alain. Ne vois pas des gens à soupçonner partout. C'est Éliane elle-même qui me l'a dit, chez elle, hier soir, après qu'elle fut revenue de chez Niklos.

– Ah, bon... Vous étiez ensemble ?

– J'étais chez elle lorsqu'elle est arrivée. Sa bonne m'avait fait entrer pour l'attendre.

– Et tu es restée tard ?

– Jusque vers sept heures. Ensuite, je rencontrais mon mari au Claridge Club.

– Ah, bon... Pour continuer mon récit, donc, je crois aimer Éliane. Éliane est celle qui haït le plus Niklos, dans toutes ses anciennes amies. Éliane n'a pas d'alibi probant pour le temps du crime, et de plus, elle agit avec un air coupable qui me hante.

– Et ?

– Et si je découvre que c'est elle, la coupable ?

– Ce serait embêtant. Il faudrait que tu la laisses aller.

– Peut-être, mais cette réaction, qui te paraît toute simple, m'est impossible. Je ne puis laisser libre une meurtrière...

– Non ? Et pourquoi ?

– Parce que je suis le Domino noir...

Carmen le regardait...

– Veux-tu, dit-elle, nous allons changer le sujet ?

– Pourquoi ?

– Parce que tu n'as aucune preuve encore de la culpabilité d'Éliane, et parce que si tu en parles encore plus longtemps, tu vas tomber dans le marasme... et je ne crois pas qu'il soit à conseiller de franchir un pont avant d'être rendu au tablier même du dit pont...

Alain De Guise se secoua la tête, arbora un large sourire...

– C'est vrai, il est bien inutile de se faire des soucis avant le temps... Mon enquête n'est pas terminée encore.

Carmen vida son verre.

– Quand je pense à ce pauvre Niklos, moi... Tu sais que je posais pour lui, depuis quelque temps...

– Oui ?

– Pour une peinture d'Éros...

– Voyons donc ! Toi, le modèle pour Éros, le dieu Grec de l'Amour ?

– Pas pour tout le dieu, non, mais pour les mains...

– Ah ?

– Il paraîtrait, d'après Niklos, que mes mains se prêtaient bien à la personnalité du dieu. Du moins celle qu'il avait dans la tête.

– Alain vida son verre à son tour, appela le garçon pour commander d'autres consommations.

IX

Lorsqu'il revint chez lui, Alain constata qu'il approchait six heures. Déjà la nuit tombait, et les multiples néons, ces yeux rouges de la ville sans sommeil, s'éveillaient à l'ombre.

Il monta lentement l'escalier.

Dans sa tête roulaient les phrases de la belle Carmen.

Elle manquait décidément de cœur, la pauvre belle !

Avant de quitter Alain, elle lui avait lancé :

— Je ne te souhaite pas un autre cadavre au visage bleu... mon bon... !

Et il avait grimacé de dégoût.

Dans son idée, en pensant à Niklos, il songeait à Éliane, et l'association des deux idées était suprêmement déplaisante.

Il monta lentement les marches menant à son appartement.

Puis, soudain, il s'arrêta.

Dans sa tête, des idées venaient de se juxtaposer, et la brume qui y régnait depuis la veille, cette impossibilité où il était de se concentrer, sembla se dissiper.

Des pièces du casse-tête venaient se ficher l'une contre l'autre, et il eut un sourire brusquement narquois.

— Ah, ah, songea-t-il, on se croit plus fin que le Domino !... Mais le Domino n'est pas complètement idiot non plus...

Il monta plus rapidement, puis au palier, au lieu d'entrer chez lui, il brisa les scellés sur l'appartement de Niklos, et entra.

« Nous avons mal examiné les lieux, murmura-t-il, il est temps que je le fasse attentivement. »

Il fit de la lumière, inonda le salon, le studio, la chambre à coucher.

Il sortit de sa poche de paletot le dossier que

lui avait remis Belœil.

Les relevés d'empreintes n'avaient pas été très concluants. À peu près tous les endroits plausibles avaient été essuyés. Y compris le deuxième verre sur la table à café.

Le verre où avait bu probablement la personne qui avait assassiné Niklos, avec qui cette même personne trinquait.

Trois empreintes seulement, dont deux sur une boîte de Kleenex dans la chambre de Niklos.

Le Domino fouilla les paniers à papier, trouva les Kleenex.

Les empreintes n'étaient pas celles de Niklos, mais celles d'une femme.

Alain De Guise regarda les Kleenex. Ils avaient été évidemment employés à essuyer un peu partout.

Il sourit.

La lumière se faisait.

Tranquillement, mais elle se faisait.

Dans quelques instants, dans une heure

environ, il aurait suffisamment de preuves pour établir, sinon la culpabilité absolue de l'assassin, du moins un réseau assez puissant pour forcer une admission.

Il marcha vers un énorme chevalet sur lequel une toile reposait.

Par-dessus la toile, il y avait un drap noir.

Le Domino Noir tira le drap, couvrant la dernière œuvre du célèbre Niklos...

Un Éros magnifique, un chef-d'œuvre de lumière, de coup de pinceau.

Jamais le peintre n'avait été aussi parfait dans sa technique, aussi maître de son art.

Le dieu se tenait, nu, sur un rocher surplombant une riante vallée où gambadaient des nymphes.

Il tenait ses mains devant lui, comme pour bénir les femmes graciles courant dans les herbes vertes plus bas.

Ses mains, rouges et comme vivantes, tant elles avaient de précision dans le détail anatomique, s'allongeaient vers le centre du

tableau...

Puis, tout à coup, le Domino sursauta.

Il y avait quelque chose qui n'allait pas, ici... quelque chose qui n'allait pas du tout.

De plus en plus le casse-tête se résolvait.

Ce n'était plus qu'une question de minutes.

Le Domino réfléchit quelques instants, puis il marcha fébrilement, marcha vers un secrétaire, dans la chambre.

Il l'ouvrit et se mit à fouiller dans les paquets de lettres reçues par Niklos.

Il ouvrit chaque enveloppe, regarda chaque lettre.

Finalement, sur le dessus d'un troisième paquet, il trouva la lettre qu'il cherchait.

Une lettre au dactylographe.

« Je te tuerai, Niklos. Aussi vrai que j'existe et que je vis, je te tuerai. C'est toi qui m'as entraînée à ce mal que j'ai commis. Et si aujourd'hui je dois en payer les terribles conséquences, c'est de ta faute. Alors je te tuerai,

car c'est la seule vengeance qui soit pleine et entière... »

Il y avait une initiale de signée.

Un grand V élégant, qui emplissait tout le bas de la petite feuille.

Le Domino mit la note dans sa poche.

Puis il partit, refermant la porte derrière lui. Il descendit chez le concierge.

— Voilà vingt dollars, dit-il au vieux, et ça, c'est pour que vous me disiez toute la vérité.

— À quel propos ?

— Est-il venu quelqu'un ce matin, une amie de Niklos, pour vous questionner ?

— Non.

— En êtes-vous certain ?

— Mais oui.

— Vous pourriez le jurer ?

— Oui !

— Écoutez, dit le Domino d'un ton patient, quelque soit le montant qui vous a été payé pour

vous taire sur cette visite, je vous paierai le double... Votre réponse fera découvrir le criminel... Est-il venu quelqu'un vous questionner au sujet de Niklos, comment il était quand on l'a trouvé, comment était l'appartement, etc ?

- Je vous jure qu'il n'est venu personne.
- Très bien, merci beaucoup.

Le Domino noir se hâta vers les quartiers-généraux.

Belœil était encore à son bureau.

– Je suis fatigué, dit Belœil, et je ne veux pas travailler tard ce soir. Dis vite ce que tu as à dire, je vous fous le camp...

– Patience, frère... patience... Les choses vont trop bien pour que tu parles de dormir.

Il s'assit dans la chaise devant le pupitre du chef de l'escouade des homicides.

- Recevez-vous tous les journaux de la ville ici ?
- Oui.

– Peux-tu me les faire venir ici, je veux vérifier quelque chose...

– Et pendant ce temps, qu'est-ce que je vais faire ?

– Va prendre une tasse de café, revigore-toi un peu, et reviens ici ensuite.

– Pourquoi ?

– Nous avons à démasquer la personne qui a tué Niklos.

– Ce soir ?

– Oui !... Fais-moi venir ces journaux, vite. C'est la dernière pièce qui me manque pour compléter le casse-tête...

– Très bien.

Belœil fit venir les journaux demandés. Le Domino s'absorba dans leur lecture, lisant mot à mot les comptes-rendus du meurtre de Niklos, dans les journaux du matin, ceux du midi et ceux du soir.

Puis, une heure plus tard, ayant terminé cette lecture attentive, et Belœil étant revenu, le

Domino tendit au policier une liste de noms sur une feuille de papier.

— Je veux que tu envoies des hommes de ton escouade quérir ces gens au plus tôt.

— Tous ?

— Oui. S'ils ne sont pas là, qu'on les recherche. Il me faut leur présence ici, à tous, car c'est le seul moyen que j'ai de démasquer le coupable.

Et Belœil déléguait ses hommes...

Dès qu'ils furent sortis, le Domino tendit son étui à cigarette à Belœil.

— Je veux un relevé des empreintes qu'il y a là-dessus, dit-il, en vitesse.

X

Une heure plus tard, ils commencèrent à arriver.

Le Domino avait demandé à Belœil qu'on fasse entrer chaque arrivant dans la pièce voisine du bureau, et sous bonne garde.

Il prit trois heures avant que tous y soient.

De temps en temps un policier entrait, annonçant qu'il avait ramené un tel, ou une telle.

Puis, quand le nombre y fut, quand personne ne manqua plus, il fit signe à Belœil.

— Viens, mon bon, c'est là que nous allons nous amuser...

Tout le tour de la pièce, un nombre assez considérable de gens. Le Domino les présenta à Belœil.

— Tu reconnais le concierge, dit-il, et Éliane Robert, dont je te parlais. Voici Florence

Sparrow, Adelina Cortez, et monsieur Charles Varin, avec sa femme, Carmen Varin, dont le nom de fille est Carmen Boulay... Elle fut célèbre comme modèle un temps. Tu la connais de réputation, probablement...

Belœil inclina la tête.

– En fait, dit le Domino, toutes ces femmes sont les ex-maîtresses ou maîtresses présentes de Niklos... À ton choix et goût...

Les femmes sursautèrent.

Charles Varin se leva :

– Je vous défends d'inclure ma femme dans cette affirmation.

– Vous me le défendez ? À votre choix, monsieur Varin.

Carmen releva les yeux qu'elle tenait baissés.

– Alain, qu'est-ce que tu as ? Je ne t'ai jamais entendu parler sur ce ton.

Le Domino noir marchait de long en large de la pièce. Il semblait en grande colère. Il était rouge, et le sang lui bouillait dans les veines.

— Ce que j'ai ? dit-il. Ce que j'ai est bien simple. Je suis las et fatigué de me faire prendre pour un imbécile. Quelqu'un a essayé de jouer au fin-fin avec moi, et ça ne prendra pas... ça ne prend plus... c'est fini... et ce quelqu'un va maintenant payer cher son petit manège...

Il pointa le doigt vers Éliane.

— Éliane Robert, venez ici.

Toutes les têtes se tournèrent vers la belle rousse.

— Asseyez-vous là, dit le Domino. Restez là bien tranquille.

Il se tourna vers les autres :

— Je la fais asseoir ici, dit-il, pour que vous soyez bien certains qu'elle n'est pas coupable. Parce que je veux, dès cet instant, la séparer de vous tous. Elle est innocente, et elle a droit à ce que je lui épargne ce que j'ai à vous dire...

Il tira son étui à cigarette de sa poche.

— Il y a quelques empreintes sur cet étui, dit-il, et ces quelques empreintes seront la perte de l'assassin, car les mêmes empreintes ont été

retrouvées dans l'appartement de Niklos...

Il s'arrêta dans sa marche nerveuse, il s'arrêta juste en face de Carmen Boulay-Varin.

– Ce sont tes empreintes, Carmen.

L'accusation tomba comme une masse.

Mais Carmen se ressaisit aussitôt :

– Et puis après ? Je modelais pour Niklos...

Son mari fit entendre une exclamation sourde, comme un grondement de rage.

– Je modelais pour Niklos, répéta Carmen, sans se soucier de son mari, et il est parfaitement logique que mes empruntes soient dans l'appartement...

– Tu crois, dit le Domino, tu crois ça ? Mais elles étaient sur la boîte de Kleenex dans la chambre de Niklos, et j'ai retrouvé les Kleenex sortis. Ceux mêmes qui avaient servi à effacer toutes les autres empreintes, toutes celles qui manquaient, toutes celles qui auraient dû être là, puisque tu modelais pour le peintre, et que tu passais plusieurs heures par jour dans son appartement...

– Tout ça ne me fait pas peur. Je n'ai pas tué Niklos, et ce procédé d'intimidation ne me fera certainement pas avouer un crime que je n'ai pas commis.

– Si je n'avais que cette preuve...

Il se tourna vers le concierge.

– Concierge, personne ne vous a demandé quelle était la couleur du cadavre, ni du visage du cadavre, n'est-ce pas ?

– Non, personne.

– Les journaux n'en disent pas un mot non plus, continua le Domino... Alors, puisque le concierge n'a rien dit, puisque les journaux ne le disent pas, comment se fait-il, Carmen, que tu aies pu me dire quelle était la couleur du visage de Niklos. Me dire qu'il avait le visage bleui par le poison ?

Carmen Boulay avait le visage blanc d'épouante, les yeux grands comme des soucoupes. Elle regardait le Domino, cet Alain si gentil qu'elle ne reconnaissait plus.

– Et ce n'est pas tout, continua Alain... Qui de

vous, puisque pour la plupart vous êtes au courant des choses de l'art, a déjà entendu parler d'un Éros, dieu grec, dont les mains seraient rouges ? Le dessus des mains finement travaillé, à la manière de Niklos, mais le dedans des mains barbouillées de peinture rouge ?

Personne ne parlait.

— J'ai trouvé, dit le Domino, une note dans laquelle il est dit à Niklos de se préparer, parce qu'il serait tué... Voulez-vous que je vous lise cette note sinistre, oubliée par une criminelle sans expérience qui fit là sa plus grande erreur ?

Il tira le papier de sa poche, le lut...

— C'est signé d'un grand V, conclut-il, probablement Varin... pour empêcher toute identification trop positive...

Le Domino mit la note sur la table.

— Quelques faits intéressants saillent de cette note. Déduisons. La personne admet avoir commis une faute grave, dont elle paie les terribles conséquences... Voulez-vous savoir quelles sont ces conséquences ? Je vais vous les

dire, moi. Carmen Boulay, nouvelle maîtresse de Niklos, et à l'insu de son mari comme d'Éliane, se trouva déclarée tout à coup, et Charles Varin apprit la trahison de sa femme. Il la menaça de divorce, de la laisser sans le sou, à la merci du peintre... Or on sait que Niklos n'était pas généreux... Voilà le plus grand malheur possible pour Carmen...

Charles Varin se leva tout à coup.

— Cette partie au moins de votre récit, je puis la vérifier. Ce que vous dites est vrai. En fait, notre instance de divorce est rendue en greffe de la paix... Vous avez parfaitement raison, et ce que vous dites est exact.

D'un ton triomphant, le Domino continua.

— Carmen a donc résolu de tuer Niklos. Quand Éliane est arrivée chez elle y trouvant Carmen, et raconta que Niklos venait de la rejeter, Carmen jugea que le temps était venu. Personne, hors Charles Varin ne connaissait son attachement pour le peintre. En le tuant immédiatement, la faute passerait sur Éliane. Elle se fiait que la jeune fille, bouleversée, n'irait probablement

nulle part où elle pourrait fournir un alibi plausible... alors elle s'est rendue chez Niklos, avec le poison qu'elle portait sur elle depuis quelque temps... On sait le reste. Elle a empoisonné Niklos, et celui-ci est mort presque immédiatement. Sans se douter qu'il mourrait empoisonné, mais craignant plutôt un autre genre de mort.

— Alors Carmen a soigneusement essuyé toutes les empreintes qu'elle put deviner dans l'appartement, oubliant les plus élémentaires, celles sur la boîte de Kleenex.

Il se remit à marcher.

— Elle est partie. Mais il y a une chose qu'elle ne savait pas. Sa note de menace à Niklos avait porté fruit. Niklos avait peur, et il s'était arrangé pour dénoncer d'avance celle qui le tuerait. Il a donc barbouillé de rouge les mains de son Éros. Carmen posait pour ces mains... l'indice était assez évident... Mais je ne le vis que ce soir... Tout ça ensemble suffisait. J'étais certain, que Carmen avait tué Niklos... Il me restait à la confronter avec cette preuve accablante...

Il se tourna vers la jeune femme.

– Remarquez que nous ne procédons que par preuves déduites, dans le moment. Mais nous pouvons aller plus loin. Je suis certain que la machine à écrire que vous avez chez vous est la même qui a écrit cette note, et nous pourrons facilement retracer l'achat du cyanure de potassium, le poison qui a tué Niklos. Il est donc très facile de vous incriminer. Cependant, si vous voulez opter pour un procès expéditif, admettre votre culpabilité, la chose pourra en être simplifiée de beaucoup.

Il était de côté avec Carmen.

Il vit le geste qu'elle fit, mais ne l'arrêta pas.

Quelques secondes plus tard, quand elle glissa sur le plancher, apparemment en proie à de terribles convulsions, avec le visage qui lui devenait bleu, le Domino noir ne fit pas un geste encore.

Quelques instants plus tard, Belœil, qui s'était précipité au secours de la jeune femme, se releva.

– Elle est morte, dit-il, d'une dose de cyanure

qu'elle avait dans sa sacoche...

Le Domino ne bougea pas plus, et Charles Varin, qui était resté immobile lui aussi, regardait le Domino avec une lueur de gratitude.

— Vous auriez pu l'empêcher de se suicider, dit-il, mais je me demande s'il ne valait pas mieux...

Le Domino l'interrompit.

— Le drame vient de se terminer, dit-il. Le geste était un aveu, nous n'en voulons pas plus. Justice est faite, et que Dieu ait pitié de son âme.

— Allez chacun chez vous, dormez en paix, le cauchemar est fini.

Puis il prit le bras de la belle Éliane.

— Venez Éliane. Je vais vous conduire chez vous. Mais avant, nous allons arrêter nous réconforter quelque part. Nous en avons tous deux rudement besoin.

Puis, dans l'oreille de la belle rousse, il murmura :

— Nous avons beaucoup de travail à faire...

Moi, j'ai à vous faire oublier Niklos.

– C'est déjà fait.

– Alors tant mieux... Puis-je poser une candidature hâtive, mais patiente ?

Elle lui sourit tendrement et de sa main posée sur le bras du Domino, pressa doucement.

Cet ouvrage est le 709^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.